

Toxique Trottoir : la rue en partage

Muriel de Zangroniz

Numéro 147 (2), 2013

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/69476ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

de Zangroniz, M. (2013). Toxique Trottoir : la rue en partage. *Jeu*, (147), 48–55.

MURIEL DE ZANGRONIZ

TOXIQUE TROTTOIR : LA RUE EN PARTAGE

Toxique Trottoir œuvre à faire rayonner les arts de la rue. Cette pratique engage les artistes, le public-citoyen, les lieux publics et la création artistique dans un processus de rencontres et de dialogues insolites. Dirigé depuis 2004 par trois créatrices-comédiennes, Muriel de Zangroniz, Dominique Marier et Marie-Hélène Côté, Toxique Trottoir investit l'espace public pour y créer des spectacles et des interventions festives qui rassemblent les citoyens au cœur d'aventures collectives. La proximité de la rencontre avec le public est au centre de ce travail. Une rencontre qui, entre poésie et burlesque, performance et improvisation, transforme notre rapport au quotidien et à la représentation.

Depuis sa création, l'organisme sillonne d'innombrables trottoirs dont ceux de prestigieux événements et institutions, comme les Olympiades culturelles de Vancouver, Fin novembre de l'ATSA, Scène Québec du Centre national des Arts à Ottawa, le Musée des Beaux-Arts de Québec, le festival Juste pour rire, le Musée de la civilisation de Québec, les fêtes du 475^e de Gaspé, le Burlington Waterfront Festival, etc. Toxique Trottoir a donné plus de 750 représentations à ce jour.



La Famille Botero au parc Laurier en 2005, à l'occasion de la Féria du vélo. © Toxique Trottoir.



DANS LA RUE, le spectateur n'est pas sage et s'il s'ennuie, il s'en va. Non captif, non passif, il est libre. Il peut se déplacer dans l'espace, choisir son point de vue et décider en toute liberté de ses actes ou de ses gestes. Il arrive régulièrement qu'il intervienne dans le spectacle, de façon plus ou moins consciente. Peu importe alors le type de contact qu'il entretient avec le personnage, il s'inclut dans la représentation.

AU FIL DES ANNÉES et des spectacles, nous avons expérimenté plusieurs types de rencontre. Il y a le spectateur amoureux, qui suit, qui escorte, qui touche, fasciné par le personnage et la représentation. Il y a celui qui se raconte, souvent en grande solitude, profitant de cette présence pour se confier. La proximité du personnage contribue à créer une ouverture chez les gens, qui leur donne envie de partager, d'entrer en relation intime, même brièvement. Parfois exhibitionniste, le spectateur cherche à attirer notre attention. Il peut même aller jusqu'à interrompre la représentation pour une prise de photo, parce que ça lui plaît, qu'il veut un souvenir, qu'il veut marquer son passage, sa présence.



LE SPECTATEUR parle aussi, nomme, invective, lance une blague, soutient l'action : il se donne en spectacle. Ses actions et ses réactions vont influencer la représentation et sa trame. Quand il devient actif, c'est aussi l'acteur qui s'active : forcément celui-ci ne peut pas ignorer qu'on lui parle, alors il tente de rebondir, de réagir, pour établir un dialogue... ou pour se débarrasser de « l'intrus ».



Les Esthéticiennes de l'âme au Festival d'été de Québec en 2007. © Rachel Côté.



L'ACTEUR peut aussi interpeller le spectateur et lui demander de faire des choses, de dire des choses : celui-ci est gentiment appelé « le cobaye ».



Tête de clone au bassin Louise à l'occasion du 400^e anniversaire de la ville de Québec. © Marie-Hélène Côté.

Nous avons d'ailleurs collaboré avec des cobayes généreux dans différents spectacles et sous des formes intéressantes. Avec *Tête de clone*, la création se faisait à partir du public que nous voulions inclure totalement dans la représentation. Mais nous nous sommes rendu compte que tous ne sont pas des spect-acteurs ou n'ont pas envie d'en être. Il s'agit de bien choisir son cobaye, car on peut « se planter » et là, c'est la représentation qui plante !

Le spectateur parfois se fait piéger, victime d'un spectacle dans le spectacle.

Dans notre compagnie, nous nous servons souvent d'un agent provocateur : le faux spectateur qui intervient dans la représentation.

Alors, le vrai spectateur va en général prendre parti, dénoncer, fustiger, engueuler l'acteur invisible.



Toxique Trottoir participant à l'État d'urgence 2010, organisée par l'ATSA. © Martin Savoie.

À travers nos différentes activités de médiation culturelle, nous avons souvent travaillé avec des spectateurs qui quittent leur position pour participer au spectacle...

Il se tisse alors un vrai sentiment d'appartenance au projet. Par exemple, quand nous prenons les citoyens d'un quartier en photos pour les exposer après de façon insolite sur le mobilier urbain pendant le Festival international des arts de la rue « la Rue Kitétone ».



Toxique Trottoir participant à l'État d'urgence 2010, organisée par l'ATSA sur la place Émilie-Gamelin à Montréal. © Martin Savoie.



Les Kraas lors de l'événement « L'hiver en fête » organisé par la maison de la culture Villeray-Saint-Michel-Parc-Extension en 2009. © Marc Monfet.

L'acteur et le public du théâtre de rue sont complices et partenaires. On se voit dans les yeux, on s'entend respirer, dans un espace où nous n'avons pas la protection du quatrième mur ou celle du noir. Le spectacle est ancré dans la vie et s'inscrit dans l'espace du quotidien : le gamin qui cherche sa mère, la vieille qui traverse le cercle, le jeune qui lâche une bêtise en font partie.

Dans le théâtre de rue, on ne peut pas faire comme si le réel n'existait pas, on doit jouer avec lui, l'interpeller de façon différente, lui donner d'autres sens. C'est aussi une action du spectateur que de se couper du quotidien, de réinventer dans ses yeux sa ville, sa rue, ses espaces. C'est sûrement à l'origine de la légèreté, de la fébrilité, liées au fait de *participer* à titre de spectateur. Les notions de rassemblement, de mise à l'écoute collective, de vivre ensemble une expérience, rendent aussi actif le spectateur. Il n'est pas un réceptacle, un vase clos, il est lui-même partie intégrante de la communion théâtrale. Il est inhérent à la création.

Les Fanfarons, médiation culturelle avec l'école primaire Sainte-Bibiane au Festival international des arts de la rue « la Rue Kitétonne » en 2012. © Mathieu Manikovski.

